

HAMADI

l'ennemi
intime



Avec ALICE MARTINACHE
& NADÈGE OUEDRAOGO
Mise en scène MAGALI MINEUR
Création lumière GÉA HERNANDEZ

Production Maison du Conte de Bruxelles
2016 - © HAMADI

Alice Martinache, comédienne – Photo © Pierre-Edouard Jasmin

1. Il n'y a pas de honte à dormir longtemps si l'on finit par se réveiller

■ ELLE

Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je ne sais pas plus ce qui ne m'arrive pas. Mais ce que je sens, c'est que je viens de me réveiller enfin. Si on y réfléchit un peu, l'intérêt du réveil ne réside pas tant dans je ne sais quel retour à la conscience, non ! Il nous rassure simplement sur le fait qu'avant d'émerger nous étions en plein sommeil. Et ce n'est pas peu !

Cette longue léthargie, je n'en connais ni le sens ni le contenu. Ai-je rêvé pendant cette absence ? Et de quoi ? Ai-je espéré ? Ai-je aimé ? Ai-je désiré ? Ai-je seulement vécu ? Vécu oui, nul doute là-dessus, nulle hésitation. Mais quelle vie ? Quel chemin ai-je suivi ? Quel mouvement des astres ai-je accompagné par une nuit claire ? Ai-je humé le parfum éphémère d'amours clandestines ? Ai-je senti dans mon ventre bouillonner et exploser le désir avant de s'éclipser comme un voleur ? Ai-je mesuré combien mon cœur a battu la chamade jusqu'à se fissurer ? Ai-je touché, senti, goûté ? Ai-je éprouvé l'envie d'être ailleurs ? Ai-je appelé l'ailleurs auprès de moi ? Ai-je supplié être portée vers l'ailleurs ? Je ne sais pas mais je peux dire que oui, à bientôt trente ans, aucune de ces questions jamais n'a troublé ma conscience ! Jamais je ne m'y étais attardée encore.

(silence)

Me revient en mémoire la parole de ce poète qui disait en substance que la difficulté pour quelqu'un qui vit à Vilvorde, ce n'est pas d'aller à Hong-Kong, c'est de quitter Vilvorde...

(silence)

Quelle sorte d'endormie étais-je ? Quel bois touffu m'a accueillie comme prisonnière consentante ? Et quel charmant s'est penché sur mon front, prince venu m'arracher enfin à l'immobilité des gisants ?

(silence)

Nous sommes tous, oui, des dormants pareils aux gisants anciens, prisonniers dans un liquide amniotique permanent où nos mots, nos mouvements et nos gestes sont assourdis, neutralisés, anéantis par l'ignorance de tout et par l'éloignement du monde. Qu'est-ce qu'être vivant si l'on vit dans l'inconscience de ce monde et des autres, comme si le centre de tout était de notre côté de la barrière, celle des certitudes qui ne sont que de sales attitudes ?

(silence)

Il m'arrive de temps à autre de me regarder dans le miroir sans voir le reflet de ce corps que je sais pourtant mien, de marcher sans reconnaître mon pas et de traverser les lieux sans les respirer. Comment vous dire ? Une vie en apesanteur peut-être où rien de tangible ne survient, où rien n'affleure, où rien ne jaillit qui surprend et nourrit... Quelque chose de médian à peine, la terrible moyenne qui ignore la dureté, la virulence, la véhémence mais aussi la fougue et l'élan de la vie au profit d'un état de neutralité molle... Quoi de pire que la neutralité, cette lâcheté au-dessus de la lâcheté, de celles qui ne peuvent se dire que dans le silence de nuits blanches à ressasser ce qui nous dévore ?

(silence)

Dans la ville où je vis est un château gris noir posé au bord d'un cours d'eau vert sale. Une lourde bâtisse, dressée sur ses vieilles fondations avec la certitude et l'insouciance tout autant de ceux qui se pensent éternels. Malgré les lézardes au creux de ses briques, elle s'impose et impressionne. En ses murs et tout autour d'elle résonnent et se mélangent les bruits du monde.

On dit que les murs ont de la mémoire. Je le crois. Alors pour essayer de comprendre, je ne sais pas ce qui m'a pris ce jour-là, je me suis installée à la terrasse d'un petit café de coin juste en face de la grande porte et j'ai scruté la muraille d'enceinte salie par le temps, j'ai fermé les yeux et je l'ai écoutée. Je suis certaine que les briques ont dû garder le souvenir des bruits de bottes, des claquements de talons, des chants militaires qui vibrent et des *Un, Deux, Un, Deux ! Demi-Tooooouuuur droite !* qui résonnent.

De jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence ont attendu ici le départ pour la Grande Guerre. Jour et nuit durant ils n'avaient en tête que ce qu'ils allaient quitter et pour tuer l'ennui, ils envoyaient des mots à ceux qui leur semblaient loin... À Marche, Dinant ou Eupen : *Mon aimée, je suis ici et je m'ennuie, tu es là-bas et je m'ennuie de toi. Comme j'aimerais que le temps file pour te retrouver vite. Mais comme je tremble à cette seule idée quand je pense que le temps peut aussi virer vers le pire et qu'au bout de mon voyage c'est la mort avec son sourire carnassier qui sera à l'affût. Non ! Alors, que le temps surtout s'immobilise et dure encore pour que je puisse t'espérer heureuse !*

(silence)

Je pense à toute cette tristesse accumulée que j'entends suinter aux fenêtres alors le vieux château triste que les bruits de la ville bousculent, je l'ai regardé comme jamais je ne l'avais vu, allez savoir pourquoi, et c'est comme si les murs avaient donné naissance à un essaim de jeunes hommes différents – un peu exotiques pour tout dire –, tous appuyés contre les murs. Qui soutient qui ? Ce château qu'on qualifie de petit avait-il besoin de tous ces corps vigoureux pour le soutenir et l'aider à tenir debout ? Ou tous ces corps, réduits à l'état seulement de corps avaient-ils besoin de cette antique demeure pour supporter le poids de leur fatigue ? Je ne sais pas. Je vois là de drôles de soldats qui attendent le départ. Mais pour quelle destination lointaine sinon des chantiers de poussière, de sueur et de peine en échange de quelques billets ?!

J'habite ce quartier depuis des années et je me rends compte aujourd'hui que chaque fois que je longe le canal, sans même le vouloir, je change de trottoir pour éviter de passer devant le château et ses habitants mais là, j'ai traversé et je me suis dirigé vers la grande porte entrouverte. Je suis entrée dans l'indifférence la plus totale. De l'autre côté de la cour, j'ai poussé la porte d'un « bureau ».

C'est une jeune femme à peine sortie de l'adolescence elle aussi qui m'accueille. Elle écoute et moi je parle. Beaucoup. Je pose des questions dont je n'attends pas la réponse parce que la réponse, celle que je porte en moi depuis si longtemps, elle se matérialise alors en désir, celui de partir vers la Grande Frontière pour accueillir ceux-là qui se battent contre les flots avant de finir dans des

baraquements de fortune ou dans des lieux fermés, prisons qui ne disent pas leur nom. Une fois les choses devenues évidentes, je suis sortie et j'ai respiré à pleins poumons comme après une plongée en apnée. Dans le couloir, j'ai croisé un garçon de dix ans peut-être mais qui en paraissait quinze. Il était immobile entre deux portes, semblant hésiter quant à laquelle ouvrir... À mon passage, il a relevé la tête vers moi puis tout aussitôt est retourné à son dilemme. Cela n'a duré que quelques secondes mais j'ai eu le temps de voir ses yeux noirs, d'un noir tellement noir qu'ils en devenaient bleus. C'est ce regard furtif, je le sais aujourd'hui, qui m'a traversée de part en part et qui m'a réveillée et qui m'a arrachée au bois dormant.

J'ai marché longtemps sous la pluie battante avec le plaisir de l'enfant qui découvre la pluie et pendant ma longue balade, le regard embué par la pluie et les larmes mêlées, je n'ai eu cesse de chercher à travers les gouttes...

... Un colibri au travail...

2. « *C'est notre regard qui souvent enferme les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer.* »

■ L'AUTRE ELLE

Une vieille femme au visage buriné par le temps et le soleil. C'est le premier être vivant de cette terre que j'ai eu le loisir de rencontrer. Elle m'a souri. C'est tout. Ce n'est pas grand chose, croit-on, mais moi cela m'a suffi. Son sourire était à lui seul un accueil, des bras grands ouverts. Elle m'a souri et c'est comme si j'avais pour moi toute seule un fond d'océan où jeter l'ancre, un havre où fuir les tempêtes, oublier les tourbillons et les trous noirs et souffler un peu. La première chose qu'elle m'ait livrée dans sa langue que je ne comprenais pas : *Tu es belle et ta peau noire est brillante !* C'est exactement ce qu'elle m'a dit du regard et du geste aussi... J'en suis sûre... Je crois...

Avant qu'on ne vous pointe du regard et que l'on vous dise que vous êtes noire, il ne vous viendrait pas à l'idée de vous dire *Je suis noire !* J'ai été surprise et étrangement touchée aussi. Parce que cette phrase, je l'avais entendue déjà ou devinée peut-être seulement tant le rugissement des vagues était assourdissant...

(silence)

Nous étions collés les uns contre les autres comme pour faire masse devant l'agression du froid, de l'humidité et des montagnes d'eau qui tentaient de nous éroder comme de vulgaires rochers moussus. Un vieil homme, cheveux et barbe poivre et sel, venu d'on ne sait où s'agrippait à moi de ses mains rugueuses et j'entendais qu'il me disait *Ta peau noire est douce et brillante* juste avant de fermer les yeux pour oublier le vacarme et son destin contraire.

Je l'ai quitté des yeux et j'ai regardé autour de moi comme si j'étais folle de désir. Désir de quoi, je n'en sais rien... Mais ce que je peux dire avec certitude c'est que ce n'est pas le bruit de la mer, ce n'est pas l'odeur de la mer, ce n'est pas le mouvement de la mer, ce n'est pas la nuit noire qui vous fait vous sentir marchant sans but, errant parmi les errants, non, ce qui m'a fait bouger, ce qui

m'a fait me mouvoir et m'émouvoir c'est un point à l'horizon. Lequel ? Je ne sais pas. Je crois qu'il n'y a de l'horizon que le point que l'on se choisit... Enfin peut-être... Vous ne croyez pas ?

(silence)

C'est un point à l'horizon qui m'a ravie, oui. Je veux dire emportée, enlevée toute entière... Alors, comme hypnotisée par ce « ravisseur », moi la « ravie » je n'ai pas pu m'empêcher de regarder, d'écouter... Tous mes sens tendus vers un ailleurs mythique, une sorte de terre dorée où il suffirait de se pencher pour ramasser tous les ores de la terre ou de tendre la main pour cueillir des fruits d'or dans un pays doré où hommes, femmes et enfants aux cheveux d'or courent dans des champs de blé dorés pleins de renards roux à la queue dorée... Non... Je plaisante... Je ne suis ni vénale ni naïve... Non, détrompez-vous ! Nous ne sommes pas de cette trempe d'humains...

(silence)

Là où j'étais, personne ne m'a vanté l'ailleurs ou alors peut-être suis-je cliente rétive aux publicitaires, ces rats d'égouts qui vendent la mort et en vivent... Non, on ne m'a jamais tendu l'image idyllique d'un monde enchanteur ni pire ni meilleur que celui que je connaissais... Et puis, pour tout vous dire, cette image sans cesse convoquée de l'Afrique pauvre et du continent en retard m'exaspère tant elle est indigente, insupportable de paternalisme raciste et rance ! Il est difficile de s'entendre là-dessus peut-être... Peut-être.

(silence)

Nous qui venons de là, du Sud donc au péril de nos vies, nous savons que cette vision ne nous sert ni nous respecte. Nous sommes appauvris mais nous ne sommes pas pauvres. Notre pauvreté a ses responsables, ceux-là même qui nous jettent à la figure qu'ils ne peuvent accueillir toute la misère du monde, alors même qu'ils nous confisquent tout... Nous sommes détenteurs de plus de richesses que tout les autres continents de la planète réunis... Mais nous sommes pillés, volés, spoliés de ce qui est à nous. Nous voyons tout ce qui peut nous rendre dignes et fiers de vivre debout nous filer entre les doigts et traverser les mers et les océans qui nous entourent pour aller faire le bonheur des autres...

(silence)

Je suis là pour reprendre un peu de ce que l'on m'a pris ! Juste réclamer mon dû ! Si vous aviez un tant soit peu de bon sens, vous ne me regarderiez pas en pensant au « remboursement de la dette » parce que les véritables endettés c'est vous ! Nous ne sommes que les créanciers qui viennent frapper à votre porte...

Si vous n'entendez pas les cris qui montent des savanes, des villages perdus, des villes surpeuplées, des déserts brûlants et du fond des cimetières marins qui nous séparent, l'histoire vous réclamera son dû dans la douleur ! Ce n'est pas une menace, c'est une vérité !

(silence)

Souvent je me demande si vous faites preuve de naïveté, de bêtise ou de cynisme.

(silence)

Je crois que c'est un mélange de toutes ces nauséabondes attitudes...

(silence)

Voilà ce que j'aimerais dire à tous ceux qui parlent de moi et de mes semblables. Moi, pauvre ? Non ! D'ailleurs d'où je viens je vivais, je mangeais, je rêvais, j'aimais... Ce n'est pas l'envie d'avoir ce que vous avez qui m'a fait partir, non, non, ce qui m'a attiré comme un animal à l'affût, une espèce de fauve sur deux pattes, c'est le point à l'horizon.

(silence)

C'est comme chercher le point limite, le bord, le cadre de ma vie, mesurer l'éloignement du monde, chercher encore et encore le lieu qui conviendrait à mon espérance.

C'est là au creux de cette barque pourrie, là dans cette promiscuité forte avec la mort, la mort proche, la mort palpable je veux dire comme est palpable le voisin de couche sur lequel vous poseriez votre main amoureuse ; c'est là oui que mon regard et mon corps entier ont été happés par la disparition de ce point ami et j'ai été prise de panique comme jamais auparavant... Je me suis agrippée

à quelque chose mais lorsque la lumière est revenue, j'ai aussitôt regretté la nuit sombre.

Je me suis laissée glisser au fond de la barque, dans un amoncellement de corps et puis une voix s'est imposée parmi le brouhaha des cris et des peurs, une voix grave, de cette gravité qui contient en creux tout le cœur du monde et qui m'a submergée... Aucun cri, pas de vocifération, nulle invective... C'est la voix la plus douce qu'il m'ait été donné d'entendre de toute ma vie, la voix du jeune instituteur de l'école de quartier dans mon pays d'origine... Et j'ai récité ce que me disait sa voix et qu'enfant j'écoutais comme l'évangile.

*Entre les pins palpites, entre les tombes ;
La mer, la mer, toujours recommencée !
O récompense après une pensée
Quand sur l'abîme un soleil se repose,
Le temps scintille et le songe est savoir.
Tant de sommeil sous une voile de flamme,
O mon silence !... Édifice dans l'âme,
Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,
À ce point pur je monte et m'accoutume,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée*

[Paul Valéry]

(après le poème, elle chante)

(après le chant, son regard se perd dans le public)

L'horizon encore... Là bas... J'ai pleuré, c'est tout !

3. L'horizon ce n'est pas une ligne c'est un cœur battant...

■ ELLE

Il pleuvait toujours lorsque je suis arrivé chez mon père. Je le vois s'affairer dans sa petite serre au fond du jardin. Je le regarde et le trouve un peu vieilli malgré ce maintien altier qui le caractérise. La façon dont il a eu d'agripper un outil de sa main ferme m'a projetée dans le souvenir...

(silence)

C'était jour de brocante dans une cité dans le nord du pays minier. Je tenais la main de mon père et je dévorais des yeux tous les objets posés à même la terre sur des bâches en plastic de différentes couleurs. Mon père était absorbé par un marchandage serré avec la vendeuse. Comme pour être plus libre de porter l'estocade finale, il m'a lâché la main et moi aussitôt, j'ai regardé ailleurs et comme dans un sommeil profond, j'ai vu se détacher dans la lumière douce d'un lever de soleil, un homme. Grand. Svelte aux gestes lents. Brun au regard profond. Il m'a regardée et je n'ai vu que ses yeux. Noirs. D'un noir tellement noir qu'ils en devenaient bleus.

C'est là je le sais aujourd'hui qu'est née mon attirance pour ce qui est différent et qui bouleverse. Peut-être était-ce là mon premier émoi de petite fille pour un homme, un désir sans fond qui veut se donner tout entier et prendre un peu. Peut-être est-ce là que mon père, pour la première fois dans ses yeux de père, a vu de sa fille ce qu'il ne connaissait pas ; la femme en gestation lui est peut-être apparue ce jour-là ? Je ne sais pas mais je me souviens de sa main soudain ferme qui récupère ce qui est à lui, qui me serre et qui me happe entière dans le sillage de ses grands pas.

(elle sourit)

C'est lourd à porter... Un amour... Non !?

(silence)

Nous marchons un peu dans la nuit qui se fait... je ne distingue plus le sentier... Très vite il fait noir... Tout à fait noir... Un noir d'encre comme on dit. Autour de moi des champs de tournesols flétris... Je trouve ça curieux... Quand on dit « tournesols », aussitôt on voit des plantes d'un jaune vif, fièrement dressées, tendues vers le soleil... Non, dans mon souvenir, ils sont flétris les tournesols, comme brûlés au cœur d'un incendie... Je trouve ça « curieux » oui, c'est le mot.

(temps) Je monte à bicyclette avec mon père. J'ai sept ans et je suis contente... Heureuse... Je crois... Je dis heureuse parce que c'est un de mes seuls souvenirs avec mon père... Le seul souvenir avec mon père, rien que nous deux, ça ne peut être qu'« heureux » ! La preuve ? Je souris ! Et lui il ne me dit rien mais je sais qu'il pense *Pourquoi elle sourit ?* J'ai envie de lui répondre *Je souris parce que je suis heureuse et je suis heureuse parce que je suis avec toi* mais je ne dis rien... il n'a qu'à deviner après tout.

(temps) Je suis assise devant lui, sur le cadre... Nous roulons, enfin IL roule... Vite. Le vent est frais. Froid même. Mais je sens très bien, là sur ma nuque, le rythme rapide de son souffle chaud et régulier comme mon cœur qui palpite... On dirait le balancier d'une horloge... Je sens sa respiration, sa chaleur et l'odeur de sa transpiration.

Nous prenons le chemin qui longe le ruisseau. Dans le ciel, un vol de colibris.
(au public) Des colibris, je ne sais pas encore pourquoi.

(temps) Puis un point à l'horizon où je sais que je pourrais me perdre et fondre et là j'entends mon père qui me dit :

- *Tu sais fillette, quand on marche, quand on court, quand on roule, il faut toujours avoir le regard sur l'horizon !*
- *Mais c'est quoi l'horizon ?*
- *L'horizon ce n'est pas une ligne, c'est un cœur battant ! Allez saute !*

Et en pleine course, tous les deux nous sautons du vélo. Qui va s'écraser tout au bord du ruisseau pendant que nous nous installons à l'ombre d'un orme. De sa besace mon père sort un morceau de pain, du fromage, de l'eau et du vin. Nous mangeons en silence. Après le repas, il me regarde avec intensité et

il me dit : — *Tu sais, fillette, tout ce que tu vois autour de toi n'est qu'un rêve. Ce que tu vois n'existe pas !*

— *Toi tu existes quand même Papa !*

— *Tu es sûre de ça ? Et toi tu es sûre d'exister ?*

— *Ben oui !*

— *Je t'ai déjà parlé de l'Australie hein ?! Eh bien en Australie, les Aborigènes, les premiers habitants de ce pays, pensent que les fourmis rêvent pendant leur sommeil.*

— *Elles rêvent de quoi ?*

— *Elles rêvent le monde. La terre, le ciel, les arbres, les animaux, les papas et leurs petites filles. Alors, tu vois fillette, moi depuis qu'on m'a raconté cette histoire, je me demande si nous existons vraiment ou si nous ne sommes que le rêve d'une fourmi...*

— *Il faut surtout pas qu'elles s'arrêtent de rêver alors, hein, Papa ?!*

Il sourit. Il continue à manger en silence, il boit à la bouteille avant de s'essuyer au revers de manche de sa chemise. Il se lève puis, avant de reprendre son vélo, il se tourne vers moi.

— *Tu sais, fillette, tu es petite mais tu as ta place dans ce monde même si nous sommes dans le rêve d'une fourmi. Et c'est pas parce que nous sommes dans le rêve d'une fourmi que nous devons cesser de faire ce que nous avons à faire.*

Il lève les yeux au ciel comme s'il cherchait à voir quelqu'un ou quelque chose.

— *Fais comme le colibri !*

— *Qu'est-ce qu'il fait le colibri ?*

— *En toute circonstance, il fait ce qu'il a à faire !*

4. Nous étions trois...

■ L'AUTRE ELLE

Nous étions trois. Ma mère, mon petit frère et moi.

Nous étions trois, nous ne sommes plus que deux.

Non... À vrai dire, nous sommes « Une » et « Une », posée chacune sur une rive du grand fleuve, deux boîtes de conserve sur une étagère ou deux voyageurs qui décident brutalement de ne pas partir et restent là sur le quai, les bras ballants et le regard perdu à l'horizon que s'en va rejoindre un vieux train sale dans l'insouciance du temps qui file...

(silence)

Un geste me hante. Il me fait sursauter toutes les nuits lorsqu'enfin le sommeil fait céder toutes les barricades et les remparts que je dresse fébrilement pour ne pas sombrer et m'endormir.

(silence)

Le geste terrible dont je vous parle c'est celui que ma mère a posé... Je la revois portant à bout de bras mon petit frère emballé dans un linge blanc. J'ai mis un temps infini à comprendre ce qu'elle faisait, j'étais en terre cotonneuse, l'œil peu sûr, les oreilles qui bourdonnent et la bouche sèche... Je l'ai regardée faire sans comprendre... Son enfant, son petit, la paupière de son œil comme elle disait, je la regarde le laisser glisser dans l'eau comme une offrande faite à la mer pour l'apaiser et je vois l'incompréhensible se dérouler devant mes yeux et je m'en veux de mon silence et je m'en veux de mon immobilité et je m'en veux de ma docilité de fille et je m'en veux de mon courage absent et je m'en veux d'être encore là et je m'en veux de ne plus voir le tissu blanc, tache qui bientôt se confond à l'écume de l'eau tourbillonnante sous les coups de l'hélice. Et j'en veux aux autres pouilleux dont aucun mouvement, regard, geste ou mot n'est venu s'opposer au pire. Et j'en veux aux éléments et j'en veux à Dieu et à tous ses marabouts et j'en veux à la terre qui n'accueillera pas le pauvre petit corps de mon frère. Et j'en veux à la nuit...

(silence)

Cette nuit pourtant était tellement belle. De toutes les nuits de ma vie, c'est la plus belle assurément. Le ciel était brillant de mille points et l'air d'une douceur atroce dans le bruit assourdissant des vagues comme si grondait dans notre dos une bête sauvage dont on ne pouvait voir le visage et je m'en veux encore et surtout que la disparition de mon petit frère se soit confondue pour moi avec cette nuit magique me rempli de tristesse...

Dans chacun de mes cauchemars, je le revois amaigri, sans un cri, sans une plainte, sa petite tête posée sur les genoux de sa mère, son regard luisant sorti de son fourreau dans la nuit noire qui me transperce et le sourire tellement fragile qu'il m'adresse m'anéantit.

(silence)

Et puis, je ne sais pas combien de temps après, je me vois me précipiter sur ma mère pour la pousser à son tour dans la mer. Sous le choc, elle tombe à genoux et offre son visage et sa poitrine à mes coups comme pour expier un peu ce qu'elle sait impardonnable pour une mère. Dans mes mots, la lave de la colère la calcine et la pétrifie, c'est ce que je veux :

— *Tu as fait un enfant et tu l'as donné à manger aux poissons ! Tu n'es pas une mère !*

(silence)

Est-ce que les dauphins mangent les enfants noirs ?

J'ai souri à cette idée saugrenue qui m'a traversée puis je me suis reprise comme après une faute. J'ai scruté le paysage autour de moi jusqu'à l'horizon noir. J'ai fui le regard de ma mère, que je redoutais comme le doigt de Dieu pointé sur les simples mortels. Mais elle, elle ne me regardait déjà plus, elle ne regardait rien. Elle était là oui, au bord de la barque mais son corps était vide perdu dans le néant de cet acte impossible à accepter, un corps qui s'est jeté à la mer lui aussi...

(silence)

Je l'ai vue... Hier. Elle était assise face à une petite lucarne ; devant elle défilaient les images d'une étendue d'eau calme et douce et tendre...

Fragments offerts à la lumière,
Fondue dans une absence épaisse,
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs !
Où sont des morts les phrases familières,
L'art personnel, les âmes singulières ?
La larve file où se formaient les pleurs.
Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,
Tout va sous terre et rentre dans le jeu !

[Paul Valéry]

5. Comme des bouteilles à la mer...

■ ELLE

C'est au sortir du bateau que j'ai vu Lesbos, pierre blanche posée sur la mer immense dont nul ne peut tracer les frontières. Je suis arrivée ici il y a trois mois, à l'aube. Sur le port, j'ai attendu le soleil. Et c'est un homme d'un âge certain, sec mais fort qui arrive. Il porte une crinière de lion et une moustache drue et un prénom qui brille comme le soleil sur un mur de chaux vive : COSTA. Dans sa bouche, une phrase qui résonne : *Je suis né ici. Et ici je vais mourir... Je le sais.* Il s'est assis près de moi, il a pris ma main dans la sienne. D'un geste du menton, il m'a indiqué la mer et c'était pour me dire : *Chaque matin, lorsque l'île dort encore, je regarde la mer et j'attends que quelqu'un, prisonnier d'un voyage sans fin, Ulysse lui-même peut-être, le teint hâlé et le visage amaigri vienne s'échouer sur le rivage et demander refuge avant de reprendre sa longue errance.*

■ L'AUTRE ELLE

C'est au sortir du bateau que nous avons compris ce qui se passait. Je dis nous parce que c'est un seul corps qui s'est engouffré dans la barque et c'est un seul qui en est tombé comme un filet plein de poissons. Certains, plus gros et plus forts se tenaient debout après la chute, d'autres, éclopés, anesthésiés même par le voyage, frétilaient faiblement dans leur sang avant de se laisser aller aux bons soins du destin. Autour de nous des hommes et des femmes, habillés de blanc et de jaune, s'affaïrent. Bidons d'eau potable, masques respiratoires, couvertures isolantes, des bruits incessants de sirène et puis très vite se dresse un cordon sanitaire qui à l'aide de hautes barrières dessine un circuit à suivre.

■ ELLE

Nous la regardons tous les jours en silence, cette mer. Costa sourit mais il reste aux aguets parce qu'il la sait démontée là bas dans le lointain.

Que nous dit-elle ? Que s'acharne-t-elle à nous enseigner ? J'ai bientôt soixante ans et je ne le sais toujours pas mais je ne désespère pas de trouver la réponse avant mon dernier souffle.

Chaque matin, nous descendons vers l'eau qui s'étend à l'infini et machinalement il prend le détour par le cimetière. Aux premiers jours de son enfance, seules quelques tombes solitaires se dressaient là enfermées dans cet enclos par le muret d'enceinte qui aujourd'hui ne retient ni ne sépare plus rien.

■ L'AUTRE ELLE

Au moment de poser le pied dans l'eau de la mer, je me retourne et je vois un corps étendu sur le dos qui semble bouger dans le mouvement des vagues mourantes. Je me dirige vers l'homme, jeune encore, et je me penche vers lui pour l'aider à se relever.

Et c'est là que j'ai vu pour la première fois à quoi ressemble le regard d'un mort, ce sont des étendues sans limite qu'on peut y admirer, des espaces tellement vastes qu'ils sont sans horizon. Et puis aussi une lueur calme et sereine qui conclut à l'acceptation d'une fin inévitable.

Je regarde ce corps auquel je m'étais préparée à livrer mes impressions de voyage. Je suis un peu frustrée et je me dis : J'aurais tellement voulu savoir ce que disent les morts après la grande traversée. Aussitôt je crois devenir folle à entendre distinctement la voix du moribond.

Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est bien lui qui me parle : *J'ai froid. J'ai toujours eu froid. Quand j'étais petit déjà, en pleine sécheresse je pleurais parce que j'avais froid. Si j'avais su que j'aurais si froid, je ne serais pas venu. Ma mère disait 'Lui, il a toujours froid'. J'ai peur. J'ai toujours eu peur. Petit, avant de dormir ou au réveil, avant de partir ou parce que je devais rester, j'avais peur et ma mère disait 'Lui, il a peur de tout !'. J'aurais aimé me glisser dans un lit tiède. J'aurais aimé descendre d'un grand navire cinq étoiles, costume doré, chaussures de cuir brillant et lunettes de soleil pour que personne ne puisse déchiffrer les secrets de mon regard. Mais rien de tout ça ! Moi qui ai tout affronté alors que j'ai peur de tout, je me retrouve là, jeté sur le rivage par le radeau de la Méduse comme un mauvais tissu maculé de sang menstruel.*

■ ELLE

Ça déborde de toutes parts ! Les tombes dégringolent vers le rivage et les monticules de terre envahissent tout comme de mauvaises herbes invasives. Et je me dis qu'avant que le jour ne meurt d'autres viendront se coucher ici.

Ils seront soixante-trois ! Je me surprends à penser à ce nombre. Soixante-trois ! Pourquoi soixante-trois ? La passion des chiffres sans doute qui me reprend : Six et trois font neuf et neuf égale zéro, on ne retient rien, on efface tout et on recommence, plus aucune perturbation sur nos vies, l'amoncellement des corps, les membres disloqués, les visages bouffis, les regards vides, l'odeur de la mort... Toute cette misère qui vient s'échouer sur le rivage, l'oublier enfin ! Mais lorsque mon regard se pose sur la plage en contrebas, je ne suis pas surprise de les voir là, comme chaque jour, ces corps cabossés, déformés, meurtris, mutilés, écorchés, démembrés, cassés, pauvres chahutés de la vie que leur destin tragique a menés là parmi les planches de bois, les bouteilles vides, les chapeaux de paille, les écharpes rouge corail, les sacs Adidas aux couleurs bleu de mer, les algues et le plastique. Mon premier mouvement, calqué sur celui de Costa, et que je ne peux réprimer est de les compter. Je le fais méthodiquement, je circule entre les corps comme lui et comme lui je fais de petites croix sur mon carnet à spirales. Nous nous regardons : *Soixante-trois !*

■ L'AUTRE ELLE

Avancez, avancez ! C'est ce que j'entends autour de moi. Mais je ne veux pas avancer moi, je veux rester là et écouter encore. Je regarde sur le rivage et je vois un homme, un géant, arracher délicatement un bébé en pleurs aux bras desséchés de sa mère et le coller sur son cœur.

Ici, même les géants ont du cœur. J'aurais aimé être porté sur le rivage par ce doux géant. J'aurais tant aimé aussi que mon corps frileux et peureux foule cette île de son pas léger. Au moins aurais-je appris de ce voyage que le premier sens que l'on perd, c'est la vue. Je ne vois plus rien mais les odeurs et les parfums je les distingue comme jamais. Bon, bien sûr le cadavre est partout, je porte son odeur jusque sur moi mais là, je sens le parfum des roses. (Il hume) C'est la rose de Damas... L'île en est pleine, j'en suis sûr.

Un brouhaha s'élève comme une rumeur qui grossit, le chiffre circule et passe comme une traînée de poudre de bouche à oreille sur l'ensemble de la plage. Cent quatre-vingt trois. Combien ? Cent quatre-vingt trois sur plus de trois cents passagers ! Par curiosité, je regarde sur les hauteurs et je vois des buissons colorés passant du rouge vif au mauve profond.

■ ELLE

Si seulement j'avais dit douze, peut-être ne seraient-ils que douze ?! Ou zéro même ! Et si la solution était là ? Penser tellement fort à zéro pour que rien de cette horreur n'advienne, pour que ce Zéro les maintienne à distance, chez eux loin de nous, de la mort donc ?! À cette idée ridicule de toute-puissance divine donc infantile, j'ai ri à gorge déployée.

Et puis, comme fascinée par un spectacle auquel on ne peut échapper, je continue à déambuler sur la plage pour aller malgré moi à la rencontre d'un jeune homme grand et nouveau. Sa peau brûlée par le soleil est tellement noire qu'elle en devient bleue. Il est étendu de tout son long, les bras en croix, un christ noir crucifié sur les rochers attendant que des oiseaux de malheur viennent lui arracher le coeur, le visage soulagé enfin que tout cela s'arrête. Je ne sais pas ce que c'est que « tout cela »... Je ne peux qu'imaginer... Et puis je me dis qu'au fond je n'en sais rien, que peut-on vraiment savoir ? Est-ce le soulagement ou la frayeur qui fige ainsi cette figure en un masque que rien n'atteint ?!

Ma voix résonne dans cette aube lourde où je m'entends murmurer « *Mon Dieu, pourquoi l'as-tu abandonné ? Qu'as-tu fait au monde pauvre hère pour mériter ça ?* » Et je ne peux m'empêcher de l'imaginer vivant, debout en train de travailler aux champs, affairé dans la boutique improvisée d'un village perdu loin de tout ou alors tenant par la main un ami cher dans les rues bruyantes, sales et vivantes d'une ville qui cherche à grandir.

Près de lui, une bouteille vert olive que le sable envahit. Cette fois, ce ne sont pas des larmes mais des sanglots qui me secouent, je le sais maintenant, ces hommes et ces femmes que je ramasse comme des coquillages dont la mer se débarrasse sont des bouteilles jetées à l'eau et autant d'appels au secours que des peuples entiers nous adressent.

■ L'AUTRE ELLE

Je ne sais pas si elles sont de Damas mais ce sont bien des roses.

Je suis sûr que ça va mal finir. Je veux dire même après cette fin moche où je suis déguisé en macchabé mouillé pour le casting final, la suite ne sera pas drôle, je vous le dis, moi ! Cent quatre-vingt trois pauvres écervelés ont payé le prix de leur inconséquence et puis voilà tout ! Je me demande comment ils calculent... Je suis sûr que je suis le numéro soixante trois, j'aime bien le soixante trois... La passion des chiffres sans doute, j'ai toujours aimé ça. Les chiffres c'est bon pour lutter contre la peur : six et trois font neuf et neuf égale zéro, on ne retient rien, on efface tout et on recommence, plus de corps qui s'amoncellent, plus de membres disloqués, plus de visages bouffis, de regards vides, d'odeur de mort... Toute cette misère qui vient partager votre rivage, l'oublier enfin !

■ ELLE

Aujourd'hui comme hier et comme le jour d'avant tout autant, je rechigne à les regrouper en masse informe comme s'ils étaient tous les mêmes mais je ne peux pas faire autrement. Les rassembler d'abord puis les fouiller, c'est ce que nous ont enseigné les garde-côtes. Je m'exécute : le moindre papier est inventorié, le moindre effet personnel est consigné sur mon petit carnet avec le secret espoir qu'un nom puisse surgir du fond d'une poche ou une identité de la doublure d'une veste. Pour ne prendre aucun risque, j'attends la venue du médecin qui doit « tamponner » les corps comme on le fait avec les bêtes dans les abattoirs pour les certifier conforme à un enterrement immédiat.

Nous nous activons Costa et moi et avec le soleil, la lumière crue se fait sur ce spectacle devenu coutumier. Avec les autres pêcheurs qui arrivent, vient l'heure de les porter là-haut et de creuser des trous entre les rochers, des tombes d'infortune. *C'est une noble et précieuse tâche que d'enterrer ses morts lorsqu'on les connaît, qu'on sait leur origine, qu'on partage avec eux parfois même des secrets inavouables mais mettre en terre des corps sans nom et sans histoire c'est comme participer à quelque chose d'inhumain qui vous dépasse. Encore un effort, fillette, il nous faut faire notre part du travail !*

C'est la première fois qu'il m'appelle « fillette ». Je repense à mon père bien sûr mais je n'ai pas le temps de m'attarder ni sur le poids ni sur la force de ce qui

me bouleverse ici. Stavros, le médecin appelle ; de loin : *Costa, il y a quelqu'un ici qui cherche son frère.*

Costa ne répond pas, il relève la tête pour voir arriver un jeune homme d'une vingtaine d'années, un étranger, un afghan il en est sûr, il les reconnaît à leur manière de marcher et de pencher la tête légèrement vers la droite quand ils attendent une réponse.

Le jeune homme est tout de sombre vêtu, sac noir, cheveux noirs, yeux d'un noir si intense qu'ils en sont bleus. Il a une vingtaine d'années mais il en fait vingt de plus. Il ne dit rien, il me salue de la tête, le regard à la dérive, s'incline devant Costa puis il sort la photo d'identité du frère imprimée sur une feuille ordinaire et la pose sur un des rochers et c'est comme s'il avait couché le corps entier du disparu devant moi.

■ L'AUTRE ELLE

Un homme s'approche de moi, me demande de bouger, de m'éloigner des cadavres et d'entrer dans la file. Face à mon immobilité, il se ravise : *Venez, portez-le avec moi s'il vous plaît, posons-le là sur la pierre.* Je m'exécute rien que pour rester au contact du mort.

Putain de merde ! Pourquoi ce sont ces vieilles paluches de vieux médecin grec qui sentent la cigarette jusque sous les ongles, qui me farfouillent !

J'éclate de rire. Le médecin ne comprend pas, secoue la tête et lève les sourcils. Il doit penser que l'épreuve a dû être insoutenable et que j'ai dû la perdre, la mienne de tête. Il m'adresse un sourire.

J'aurais aimé sentir quelque chose de plus doux sur mon corps d'éphèbe ! De petites mains. De douces mains, merde ! Des mains d'infirmière à peine sortie de l'adolescence pour mon débarbouillage et ensuite des mains sûres et expertes de femme mûre qui savent ce qu'est un corps d'homme... Et merde ! Je ne vois rien ! J'aurais voulu pourtant saisir quelque chose de secret dans le regard de cette femme qui laverait mon corps jusqu'aux parties les plus intimes !

■ ELLE

Costa lui fait signe de le suivre. Je leur emboîte le pas et dans la petite chapelle à l'entrée du cimetière, sur l'autel, il lui montre les photos prises depuis quelques mois. Les photos de corps déformés se succèdent et s'impriment en négatif dans la rétine de l'Afghan. Des hommes, des femmes, des enfants lui racontent le froid, les membres gelés, l'eau qui gonfle les visages, la dépigmentation de la peau, les chairs rongées et cette couleur enfin qui les fait tous se ressembler les uns aux autres à tel point que nul ne pourrait reconnaître un fils, un frère, une femme ou un parent.

Le jeune homme nous parle dans sa langue que ni Costa ni moi n'avons apprise mais nous comprenons tous deux que pour conjurer sa peur, l'étranger aurait tant voulu les savoir simplement endormis, aussitôt glacés par les eaux froides du vaste fleuve, il dit « le fleuve », pas « la mer ». Il ne sait plus où poser le regard, semble un peu déçu.

Costa est sorti de la chapelle. Je l'ai suivi. Nous avons abandonné le jeune homme à son malheur. Je me suis assise sur les talons auprès du vieil homme et de sa tristesse infinie et j'ai regardé cette terrible beauté, le mariage du ciel et de la mer dans le scintillement du soleil aveuglant à cette heure. Je ne suis pas fière de ma fuite, pas plus honteuse d'ailleurs mais quel récit consolant aurais-je pu trouver pour l'apaiser un peu ? Entre ses dents, Costa a marmonné : *J'ai passé l'âge de l'espérance folle, je sais qu'il n'y a pas de consolation qui tienne dans ce bas monde pour les fétus de paille que le vent emporte !*

Et dans le mouvement de sa parole, il se lève, ramasse un caillou et le lance de toutes ses forces à la face de la mer et dans ce geste explose toute la rage de l'impuissance. Moi je n'ai pas bougé jusqu'au moment de sentir une main posée sur mon épaule et c'est tout le poids d'une vie qui s'agrippe à moi comme à une planche de salut. L'étranger me montre une photo, un tout jeune corps sans jambes au visage lumineux. Il secoue la tête pour me dire « *c'est lui, c'est lui !* ». Il ne veut rien savoir du protocole suivi par les équipes de secours, les empreintes, les prélèvements ADN et les examens dentaires. Il répète *C'est lui, c'est lui !*

Et sans attendre ma réponse, il regarde sur les semelles des chaussures, là où certains d'entre eux gravent un numéro de téléphone en prévision du pire, il cherche

un nom dans les replis d'un vêtement, au revers d'une amulette, sur une montre ou une ceinture de chanvre nouée par la mère avant le départ, quelque chose pour confirmer ce qu'il espère, il n'en démord pas, cet homme-là est son frère.

■ L'AUTRE ELLE

Une jeune femme s'approche de nous. Elle s'adresse au médecin.

Parle plus fort fillette, après la vue je commence à perdre l'ouïe aussi, c'est que je me fais vieux !

Moi aussi je prête l'oreille. Elle, elle se penche vers le médecin :

— *Il n'y a plus une seule place dans les cimetières ni dans aucun champ aux alentours. Qu'allons-nous faire, Docteur ?*

— *Eh bien trouvez tout ce que vous pouvez qui peut faire office de tombe, je ne sais pas moi ! Je ne sais pas ! Bon Dieu mais c'est quoi ce malheur qui nous accable !*

Je me détourne un peu et je le regarde s'éloigner en tirant rageusement sur une demi-cigarette.

■ ELLE

Je prends la photo qu'il me tend, c'est la 63 ! Si comme je le pense six et trois font neuf et neuf égale zéro, il pourra ne rien retenir, tout effacer et rebrousser chemin, enfin libéré pour expliquer le silence du frère à la famille et leur raconter une histoire qui leur permettra de faire le deuil de l'enfant disparu. Je fais signe à l'étranger de me suivre au plus haut des rochers et je lui montre les tombes fraîchement creusées dans les herbes hautes et la terre rocailleuse qu'une odeur persistante enveloppe et nous tout autant, les dernières demeures d'inconnus péris en mer, pauvres combattants d'une guerre qui ne dit pas son nom et qui à cette heure se retrouvent côte à côte dans ce carré de tristesse avec les pauvres de cette île, rassemblés ainsi dans la mort, eux qu'aucun combat pour la dignité n'a réunis... Je n'arrive pas à lui dire – pourtant ça me brûle les lèvres –, que dans trois ans, tous ces gisants seront délogés, les miséreux de chez nous qui ne peuvent louer les tombes que pour trois ans et ceux d'ailleurs dont les ossements seront rendus à la mer.

■ L'AUTRE ELLE

Je scrute les alentours et je vois des corps qui s'alignent en rangs d'oignons à perte de vue.

J'en étais sûr... J'en étais sûr que la fin d'après la fin allait mal finir ! Ils vont nous fourrer dans des valoches c'est couru !

Je me suis assise, j'ai fermé les yeux et j'ai essayé de quitter un instant cette vision d'Apocalypse. Quand j'ai rouvert les yeux, je vois les secouristes, hommes et femmes, envahir la plage et venir déposer des « contenants », c'est le mot que j'ai entendu dans la bouche d'un des infirmiers.

Eh merde ! Je pensais que ce serait dans une valise ou une malle mais ces cons-là vont me plier en quatre et me fourrer là-dedans !? J'aurais jamais cru que ma dernière demeure serait un frigo-box !

■ ELLE

Je m'immobilise devant un monticule qu'aucune pierre dressée ni fleur ne distingue des autres. La tombe soixante-trois. Je le regarde et je vois ses épaules lui échapper et s'affaisser d'un coup et j'entends son soupir de soulagement qui est comme un râle ; bientôt enfin il pourra dire là-bas que son frère repose comme chez lui dans un cimetière au milieu des montagnes.

Il s'assied, se laisse aller à sa douleur et se met à pleurer longtemps puis comme s'il s'excusait de ce relâchement, il s'approche de moi, me baise la main puis, reconnaissant à l'Ancien son rôle même silencieux, il s'incline en signe de respect devant Costa et lui baise le front.

■ L'AUTRE ELLE

J'ai tendu l'oreille pendant des heures encore mais rien... Rien... Tellement rien que j'ai commencé à douter de ce naufrage, du médecin qui sentait la vieille cigarette, des sirènes et des infirmiers et de tout ce que j'avais entendu de ce moribond étendu sur une plage de Méditerranée.

Un policier m'a pris par le bras et m'a emmené sous une tente. Il m'a demandé mon nom, mon pays d'origine et d'autres choses encore. Je ne me souviens

pas de ce que j'ai répondu. Ils ne savent pas ici qu'après l'enfer, il n'y a pas de réponse à donner aux tourments du monde. Le silence seul. Ou le mensonge.

■ ELLE

Le vieil homme serre les mâchoires, prêt à céder à l'émotion mais pour en sortir, il invite le jeune homme à s'asseoir près de lui et jusqu'au soir et sans relever la tête, il a gravé le nom du frère défunt sur un bout de bois : Ridha, le Béni. Je les regarde, tous les deux enfants encore, ils ont le visage tourné vers la mer immense, ils l'interrogent j'en suis sûr...

■ L'AUTRE ELLE

J'ai regardé au dehors et j'ai vu une procession de valises, de malles et de cageots. Et puis un frigo box coloré passant du rouge vif au mauve profond et, croyez-moi si vous voulez, j'ai entendu distinctement :

– Dis-leur s'il te plaît de jeter ce frigo-box à la mer. Et que là où j'échouerais, une âme charitable veuille bien couvrir mon corps d'un peu de terre qui me tiendra lieu de lit. Et que si ce n'est pas trop demander à la Providence, que sur ce petit bout de terre, l'on fasse pousser une rose... de Damas !

■ ELLE

Je me sens comme une prisonnière de ce monde et je me dis qu'ils veulent faire de nous des gardiens de la citadelle, ceux qui règnent dans les bureaux des grandes tours, mais ils n'imaginent pas même le prix de cette veille !

Le soir tombe, le vent souffle, cette nuit encore la mer crachera sa colère et nous, nous essayerons de lui arracher quelques vivants.

...

*Je suis en toi le secret changement.
Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant...
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres
A pris déjà ton parti lentement.
Le changement des rives en rumeur.
Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change !
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,
Je m'abandonne à ce brillant espace,
Sur les maisons des morts mon ombre passe
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.*

[Paul Valéry]

8. *Nous sommes morts, bien morts...*

■ L'AUTRE ELLE

Dans quel désert nos voix se sont-elles égarées ? Dans quels espaces leurs échos se sont-ils cherchés ? Quels sont ces doigts qui étouffent les mots dans nos gorges et trempées à quel venin sont ces aiguilles pointues qui scellent nos lèvres et collent nos paupières ?

M'entendez-vous mes frères dans l'obscurité de vos tombes et dans le silence des profondeurs qui sont maintenant vos dernières demeures, m'entendez-vous ? Le savez-vous que pareillement ils nous croient morts, bien morts ? ! Mais même à ce point morts, nous trouverons, je vous le dis, la ruse des pauvres, l'intelligence des rescapés et la force surhumaine de celui qui sait qu'il n'y a nulle autre issue, pour nous arracher à la terre et à l'eau qui nous retient.

Cet au-delà de nous-mêmes, cet eldorado de pacotille, cet occident tant fantasmé, cet ouest sauvage que nous convoitions comme lieu de libération pour nos corps et nos âmes s'est révélé cruel et brutal et ne nous offre à rencontrer que tribus barbares, femmes peureuses et hommes haineux qui n'aiment qu'eux-mêmes c'est à dire personne ! Et nous nous retrouvons, loin de nos sentiers familiers, les bras ballants, les regards perdus et les cœurs lourds. Ça fait quoi comme bruit un rêve qui se fissure et s'écroule sous les pressions de la vie comme l'argile par temps de sécheresse ? Un bruit de soupir, de dernier souffle.

(silence)

Nous ne voulions pas de cette guerre. Aucun de nous n'était enthousiaste pour le départ. Qui l'aurait été pour un voyage par défaut, un déplacement obligé ? Nous ne sommes pas ces hordes d'envahisseurs qu'on nous dit, nous ne voulons remplacer personne parce que nous savons, nous qui avons tout perdu que rien ni personne ne se remplace et parce qu'il n'y a dans ce voyage qu'une série d'événements arbitraires que l'on aimerait riches d'expérience pour nous aider à mieux voir ce qui est en nous et ce qui est en vous...

On nous dit coupables d'un crime. Mais est-ce crime que de chercher mieux que ce que nous avons et peut-être même mieux que ce que nous sommes ? La ligne d'horizon appartiendrait donc à certains et pas à d'autres ?

(silence)

Mais je vous le dis, ce crime qui va tous nous valoir de mourir ou d'être condamnés, je sais que je ne l'ai pas commis parce qu'il n'existe que dans vos têtes, vous qui vous érigez en nos juges et dont le cœur et l'intelligence sont obnubilés et masqués par vos règles... Vous êtes installés dans la certitude que vous confère la Loi et vous oubliez qu'être né du bon côté de la barricade n'est qu'affaire de hasard et de providence.

Un jour, vous découvrirez comme est fragile la frontière qui nous sépare et parce que vous aurez fait taire en vous les éternelles références à la Loi et ses conséquences sur l'ordonnement du monde, vous aurez le courage d'aller cueillir en vous ce qui est fragilité et faiblesse. Alors, nous pourrions nous rencontrer... Un peu...

En attendant, après nous avoir jugés, je vous vois retrouver la paix de votre chez vous et ce petit goût émoussé de ce que vous êtes ! Il ne vous restera plus qu'à entrer dans la blancheur de vos draps, l'âme lessivée, propre à vos yeux, immaculée même, tellement blanche. Et je vous regarde, souriant, convaincu que vous avez fait ce qu'on attendait de vous à la porte du clos où, malgré les pancartes et les palissades, je voulais entrer. Vous aurez fait bonne garde oui, et accompli votre devoir de chevalier blanc, sentinelle aveugle, pauvre et immobile gardien du temple qui veille, prisonnier de son prisonnier.

Mais que m'importe à moi et aux autres le sommeil d'une nuit ou d'un jour ? Qu'importe même le sommeil de tout un an ? Il n'est que la mort dont on ne s'éveille pas...

Et nous ne serons jamais tout à fait morts ! Le savez-vous !

(silence)

Un jour viendra où je m'allongerai pour sentir sur ma peau nue le froid du sable dans la lumière des étoiles.

Ce jour-là, je commencerai à raconter une histoire heureuse...

■ ELLE

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !

L'air immense ouvre et referme mon livre,

Envolez-vous, pages tout éblouies !

Brisez, mon corps, cette forme pensive !

Buvez, mon sein, la naissance du vent !

Rompez, vagues ! Rompez !

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !

[Paul Valéry]



MdC

LA MAISON DU CONTE DE BRUXELLES
Centre belge des littératures orales
7D rue du Rouge-Cloître | 1160 Bruxelles
+ 32 (0)2 736 69 50 | info@maisonducontebx.be
www.lamaisonducontedebruxelles.be

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de la Commission communautaire française,
de la Commune d'Auderghem

Éditrice responsable : Christine Andrien

